

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Quelques mots sur le Chili

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 65-72

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Quelques mots sur le Chili

Sans doute, aucun des lecteurs des *Echos* n'en est à ignorer la situation géographique et politique du Chili. Mais je puis bien les soupçonner de ne pas tous avoir une idée très juste et très informée de ce pays. Tant de luttes d'intérêts et d'idées, en Europe, absorbent l'attention et l'empêchent de se porter sur la formation et le développement de ces nations d'Outre-Mer avec toute l'application qu'ils mériteraient ! Il ne fallut pas moins que les préoccupations de la grande guerre et surtout de « l'après-guerre » pour que les « Semaines d'Amérique

latine » de Lyon, vinssent combler une lacune qu'on avait mis bien du temps à constater. Pendant le grand conflit surtout, le Chili n'a guère fait parler de lui, excepté au début, alors que, sur ses côtes, les deux flottes anglaise et allemande se pourchassèrent jusqu'à la destruction de cette dernière aux îles Malvines. Plus tard, pendant que presque toutes des autres républiques de l'Amérique du Sud, entraînées comme par un mouvement de gravitation autour des Etats-Unis, prenaient une part plus ou moins active à la lutte mondiale, le Chili, plus encore par un instinctif souci d'indépendance qu'à cause des divergences de l'opinion publique, a gardé une attitude de stricte neutralité. Cette attitude moins bruyante, lui a assuré, par contre, une enviable tranquillité. Elle doit en outre lui attirer, de la part des fils de « la libre Helvétie » une sympathie que les nombreux points de rapprochements entre d'aspect général et l'histoire des deux pays ne peut que fortifier. C'est à établir ces rapports que je consacre ces quelques lignes.

Le territoire du Chili, allongé « comme un fourreau d'épée », dit un ancien chroniqueur, entre la Cordillère des Andes et l'Océan Pacifique, s'étend entre le 17° et 55° de latitude australe, sur une longueur de 4200 kilomètres, tandis que sa largeur n'est, en moyenne, que de 200 km. Sa superficie, y compris celle de plusieurs îles de l'Océan, est de 760.000 km. carrés. Inutile de dire que ce pays connaît les climats les plus divers. Au Nord, l'ardent soleil des tropiques brûle les déserts de la « pampa » ; au centre, la chaleur, qui atteint, à Santiago, jusqu'à 60° au soleil, est tempérée par la brise et par la fraîcheur des nuits ; au sud, les bords du détroit de Magellan reçoivent la pluie et la neige des longs hivers. Le Chili devait à son plus grand éloignement de l'Europe et aux barrières que la Cordillère et les déserts du Nord opposaient aux entreprises des « conquistadores », d'être le dernier découvert de l'Amérique du Sud.

Le caractère de ses habitants ferait qu'il serait surtout le dernier conquis.

Une première expédition partie du Pérou, en 1535, sous les ordres d'Almagro, rival de Pizarro, tenta d'atteindre le Chili par les sentiers abrupts de la Cordillère. Elle échoua lamentablement : après six mois de voyage et de terribles souffrances, il ne restait à Almagro que 150 de ses cinq cents soldats espagnols, et des 15.000 Indiens auxiliaires qui les accompagnaient, les deux tiers avaient péri. Almagro, découragé, revint au Pérou.

Cinq ans après, un autre gentilhomme espagnol, qui s'était distingué sur maints champs de bataille en Europe, et qui mérite une place d'honneur à côté d'Hernan Cortez et de Pizarro, parmi les héros de cette gigantesque épopée de la conquête du Nouveau-Monde, *Pedro de Valdivia*, recommença et mena à bonne fin l'entreprise. Avec les 150 Espagnols et les quelques centaines d'Indiens soumis qu'il avait pu réunir à force d'argent et de promesses, il partit du Pérou en 1540 et s'engagea le long de la côte à travers l'affreux désert d'Atacama, guidé par un religieux, Mercédaire. En février 1541, il arrivait au centre du Chili ; et débouchant de la vallée d'Aconcagua, se trouvait tout à coup devant une vaste plaine entourée d'un grandiose cercle de montagnes, couverte en partie de forêts et arrosée par de nombreux canaux. La civilisation des Incas avait pénétré jusqu'en ces lointains parages et initié à quelques rudiments d'agriculture et d'art, les indigènes qui ne montrèrent pas, au début, de dispositions hostiles. Des contreforts de la Cordillère, deux collines se détachaient, qui s'avançaient en éperon au milieu de la plaine. Valdivia y adossa Santiago, la future capitale du Chili, au début humble bourgade aux toits de chaume et aux murailles faites de branchages et de boue sèche. Il l'entoura de remparts, car malgré la réception pacifique que lui avaient faite les Indiens, il fallait être prêt à tout événement.

On peut croire que la splendeur du paysage n'entra que pour fort peu dans le choix des expéditionnaires. Valdivia, sans être insensible aux beautés naturelles de sa conquête, cherchait avant tout — et il n'en faisait pas mystère — à acquérir gloire et richesse par de nouvelles découvertes. Ses compagnons, de leur côté, pour la plupart obscurs aventuriers, ne lui demandaient, en retour de leurs services et de leurs privations, que de « leur donner à manger » selon leur prosaïque formule. Ce qu'ils entendaient par là, c'était qu'on leur livrât des concessions de mines d'or, ou de vastes « encomiendas »<sup>(1)</sup>, avec des Indiens pour les travailler. Mais les indigènes n'étaient pas disposés, comme la plupart des autres populations rencontrées jusqu'alors par les Espagnols dans l'Amérique méridionale, à accepter l'esclavage, et dès l'année suivante, au cours d'un soulèvement général, Santiago était détruite et les Espagnols décimés.

C'était le début d'une lutte acharnée et gigantesque qui ne devait pas durer moins de trois siècles. Les « conquistadores » ne tardèrent pas à se rendre compte qu'ils avaient affaire à une race fière, vigoureuse, d'un courage, d'une obstination indomptable, les fameux *Araucans*. Ce fut d'abord un sujet d'étonnement pour les Européens de constater que les détonations de leurs arquebuses, qui avaient suffi à mettre en fuite d'autres guerriers Indiens, ne paraissaient faire aucune impression sur ceux-ci. Sans armes à feu, longtemps sans chevaux, ils offrirent une résistance tenace, tantôt en de véritables batailles rangées, tantôt par des attaques de surprise, apposant même une certaine tactique et des engins de leur invention à ceux de leurs ennemis. Sous les ordres de leurs «to-qui »<sup>(2)</sup> auxquels, après les avoir mûrement éprouvés,

(1) Répartitions du sol.

(2) Général en chef.

les caciques conféraient une autorité absolue, ils vainquirent les capitaines espagnols victorieux dans mainte campagne d'Europe. Les noms de *Lautaro* et de *Caulpolican*, après avoir été la terreur des envahisseurs, ont passé à l'histoire. Les Espagnols, tout en traitant trop souvent les Indiens avec une cruauté que les mœurs de l'époque expliquent sans la justifier, ne pouvaient s'empêcher d'admirer leur courage, leur fierté, leur mépris du danger ; et la vaillance des Araucans leur a valu cette gloire, peut-être unique dans l'Histoire, d'être chantés, dans un magnifique poème épique « La Araucania », par le poète-gentilhomme, Ercilla, qui avait combattu contre eux.

Voici d'ailleurs un « Episode épique des derniers temps de la guerre d'Aracaunie » que je traduis à l'intention des « Echos » et qui vous donnera quelque idée de ces luttes et de la littérature chilienne.

Dans une vaste prairie bordée par une forêt vierge qui marquait la frontière entre les deux races en guerre, un bataillon chilien, les faisceaux formés, prenait un moment de repos entre deux exercices ; officiers et soldats, étendus dans l'herbe fumaient ou conversaient. Le bois était à un kilomètre de distance, ils pouvaient donc être tranquilles. Tout à coup, à la lisière, on aperçoit un Indien à cheval, et tous de se lever et d'observer. D'autres cavaliers suivaient le premier : plus de doute, un escadron de cavalerie indigène était caché dans le bois et se préparait à l'attaque. En un instant, au signal du clairon, le bataillon se trouva reformé, l'arme au pied. Les Indiens se montraient un instant, puis disparaissaient sous bois. Combien étaient-ils donc qui allaient se précipiter à l'attaque ? Cependant, il n'y avait pas lieu à préoccupation, excessive, puisqu'on n'en était plus au temps des arquebuses ou des fusils à briquet qui se changeaient en quatorze temps. Les soldats, maintenant, étaient armés du fusil Minié, à charge rapide et de plus longue portée, avec tir assuré à environ 400 mètres, ce qui

avait rendu les Indiens beaucoup moins hardis pour attaquer en rase campagne. Mais, avec des adversaires de cette taille, il fallait toujours être sur ses gardes....

« En voilà un qui vient à nous ! » s'écria soudain l'adjutant. Tous les regards se fixèrent sur un cavalier sorti de la forêt et qui s'avavançait seul, d'un galop tranquille, tout droit vers le bataillon. Que venait-il donc faire ? Il ne portait ni enseigne de parlementaire, ni rameau de cannellier ; pas d'armes non plus ; sans lance, sans casse-tête, que voulait-il donc ?

Le commandant fit prendre à ses hommes la posture réglementaire comme pour une revue, et vint lui-même se poster devant le bataillon au point ou semblait se diriger l'Araucan, et tous attendirent.

L'Indien s'approchait toujours ; à cinquante pas, il s'arrêta. Immobile, il promena son regard d'un bout à l'autre des rangs chiliens. Comme les guerriers, il portait les cheveux coupés à la hauteur des oreilles et relevés sur le front par un ruban orné d'une plume rouge de « loica » ; comme les guerriers, il était nu jusqu'à la ceinture, faisant reluire sa peau couleur de brique et ses formes athlétiques. Le voyant se présenter sans armes, même sans étriers, aux six cents fusils du bataillon, le commandant remit la troupe à la position de repos. L'arrêt de l'Indien n'avait duré qu'un instant. Bientôt, il fit un quart de tour et se dirigea, parallèlement au bataillon, vers une extrémité des lignes. Il y fit à plusieurs reprises pirouetter son cheval, s'approcha davantage des rangs, et revint, cette fois, au trot et à trente pas. — « Superbe cheval ! s'exclama le commandant, il vient le faire admirer ». — « Il vient plutôt le vendre, achetez-le-lui », conseilla l'adjutant. Le cheval en valait la peine : sans tache, l'allure aisée, l'œil étincelant, l'oreille petite et vive, jeune, vigoureux, docile, de crinière touffue ; ses formes étaient parfaites. Une sangle et des rênes aux couleurs brillantes faisaient tout son harnachement. — « Magnifique animal, répétait le commandant, je le réserve pour le Général. »

Arrivé à l'autre extrémité des lignes, l'Indien y renouvela ses prouesses d'habile cavalier, et repartit au galop pour recommencer encore, au même point qu'auparavant, le même manège. Pour la seconde fois, mais au grand galop, il revint.

donnant de nouvelles preuves de sa merveilleuse agilité : il sautait à bas du cheval, y remontait, s'y étendait de tout son long, se jetait de côté, de sorte que tantôt son corps entier était visible, tantôt seulement un pied et une main. Mais, en arrivant face au centre, il reprit la position normale du cavalier ; droit et ferme, la poitrine bombée, la tête levée, l'Indien passa, regardant le bataillon, et ses lèvres s'épanouirent en un sourire de triomphe. Le commandant, lui, n'avait d'yeux que pour le fougueux coursier qui tirait sur la bride, crinière, au vent. — « Superbe, je le garde; au retour, faites-le arrêter » , dit-il. Et le chef continuait à contempler le gracieux animal dans sa course de plus en plus rapide.

De nouveau, l'Indien était arrivé à la tête du bataillon. Tout à coup, prompt comme l'éclair, il bondit au milieu des musiciens, les bouscule, et, d'une main de fer, saisit entre les épaules un grand gaillard et l'enlève. Un cri d'épouvante retentit, les plus proches se précipitent pour délivrer leur compagnon : ils n'en ont pas le temps. Le premier moment de stupeur avait suffi à l'Araucan pour jeter le jeune soldat en croupe et s'éloigner par le flanc du bataillon. Tendu sur le cou du cheval, il regardait par dessous son bras ceux qui essayaient de le poursuivre. Ceux-ci, officiers et soldats mêlés dans un tumulte indescriptible, le serraient de près, mais personne ne put le dépasser, bien que la course du cheval fût encore modérée et gênée. Que faire ? Il ne restait plus qu'à essayer d'atteindre l'Indien à coups de fusil, mais il fallait au préalable écarter le groupe de ceux qui s'acharnaient à sa poursuite ; on n'y parvint qu'à force de cris et quand ils étaient déjà à deux cents mètres. Le champ de tir resta libre enfin, mais le cavalier était sur ses gardes. Il se tendit complètement sur le cou du cheval, allongea sa proie en arrière de manière à couvrir la croupe et lâcha les rênes. L'animal partit comme une flèche.

Pour épargner le malheureux prisonnier qui se débattait désespérément sans pouvoir se dégager de la main qui le serrait comme un étau, on tira d'abord, mais inutilement, dans les jambes du cheval qui dévorait l'espace, puis à tout hasard... Mais l'Araucan ne s'en fut pas moins avec sa proie. Un peloton de cavaliers ennemis sortit du bois, et vint, ventre à terre, à la rencontre du héros qu'il entoura et accompagna, en triomphe,



tandis qu'une formidable clameur d'enthousiasme faisait retentir la forêt.

Et pendant ce temps, officiers et soldats restaient cloués sur place, bouche bée, et les traits figés par l'épouvante. Le commandant, sabre en main, se promenait, exaspéré. « Avez-vous vu, rageait-il, avez-vous vu ce coquin d'Indien ? Ah ! le bandit ! » Et les officiers faisaient automatiquement écho à leur chef, se demandant les uns aux autres si on avait jamais vu Indien si audacieux ...

Le reste de la scène a un cachet bien militaire. Le commandant s'arrêta tout à coup et demanda vivement : à son adjudant : « L'Indien m'a-t-il salué en arrivant ? — Il n'a salué personne », répondit l'adjudant avec un geste désespéré. — « Je vous y prends ! Pourquoi disiez-vous, alors, qu'il venait me vendre le cheval ? — Je n'ai rien assuré... » L'adjudant s'arrêta court sous le terrible regard dont le commandant le toisa du haut en bas....

Ce trait d'audace paraîtrait presque incroyable s'il n'avait été conté au narrateur, vers 1850, par un témoin oculaire, qui n'est autre que le commandant lui-même, devenu plus tard général.

(A suivre)

**Un ancien élève de l'Abbaye,**  
Missionnaire au Chili.